

Focus sur deux réalisatrices mexicaines à suivre et un cinéaste cubain réhabilité, à découvrir à Genève au festival Filmar en América latina

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

MATHIEU LOEWER

Festival ▶ Les femmes sont à l'honneur à Filmar en América latina, où elles ont réalisé près de la moitié des films sélectionnés. A commencer par les Mexicaines Astrid Rondero et Fernanda Valadez, qui font l'ouverture avec *Hijo de Sicario*, ce vendredi à Genève. Primé à Sundance et San Sebastián, ce film illustre bien la ligne du festival, conjuguant ambition artistique et engagement politique. Son protagoniste est donc le fils d'un tueur à gages, élevé à la campagne par sa tante lorsque son père est exécuté. A l'adolescence, encouragé par ses cousins, Sujo hésite à suivre ses traces. Animé par d'autres aspirations, est-il malgré tout condamné à ce destin tout tracé?

Les réalisatrices court-circuitent le film de narcos pour aborder le phénomène des orphelins de la drogue – ils sont 1,6 million au Mexique. A travers la trajectoire du personnage, elles questionnent la notion de libre arbitre face au poids du déterminisme social, «dans un monde où la seule justice possible est celle accordée par l'argent». Le film oppose aussi la violence masculine à la bienveillance féminine. Si Sujo s'en sort (la fin reste ouverte), c'est à deux femmes qu'il devra son salut. Les cinéastes font résonner leur propos dans les décors calcinés de la Tierra Caliente, où les hommes semblent soumis à des forces qui les dépassent.

Hijo de Sicario entretient des liens évidents avec le long métrage précédent des réalisatrices, *Sin señas particulares* (*Sans signe particulier*, 2020), sorti en streaming durant la pandémie et à voir sur grand écran au festival. On y retrouve le jeune acteur Juan Jesús Varela (Sujo) dans le rôle d'un adolescent parti aux Etats-Unis. Sans nouvelles de lui, sa mère se lance à sa recherche dans le no man's land frontalier où règnent les narcotrafiquants. C'est entre leurs mains que tombent de nombreux «disparus», dépouillés et massacrés, ou enrôlés de force – thème d'une conférence à Filmar. La zone, désertée par la population locale, est filmée comme une antichambre de l'enfer, hantée par la présence maléfique des sicarios. «Plus qu'un voyage-enquête, Sans signe particulier tient de l'expérience envoûtante, entre anthropologie et mysticisme», écrivait-on en 2021.

Cubain libre

Autre époque, autres latitudes. Filmar célèbre par ailleurs Nicolás Guillén Landrián (1938-2003), premier cinéaste noir de La Havane, avec un do-



Juan Jesús Varela dans *Hijo de Sicario*, présenté en ouverture à Filmar en América latina. TRIGON-FILM



Ociel del Toa (1965), film restauré du cinéaste cubain Nicolás Guillén Landrián. TRIGON-FILM

documentaire dans la section Au Front (dédiée aux «voix nouvelles et puissantes») et un programme de sept courts métrages dans la section Muestra Clásica (œuvres du patrimoine). Avec ce portrait et ces films récemment restaurés, le réalisateur cubain Ernesto Daranas (*Conducta*) réhabilite un cinéaste «oublié», censuré et persécuté par le régime castriste. Sa veuve et le chef opérateur Livio Delgado retracent le destin tragique de cet artiste rebelle qui «faisait toujours ce qu'il voulait et disait ce qu'il pensait». Ce qui lui vaudra quatorze ans de détention en prison ou en hôpital psychiatrique, avec thérapie aux électrochocs, pour «extravagance et confusion idéologique».

Landrián développe un style expérimental et poétique, peu conforme aux canons de la propagande révolutionnaire

Le personnage impressionne par son charisme, et son œuvre par ses audaces formelles. Cadres atypiques, montage épileptique, tranches musicales: dans ses premiers films, Landrián développe un style expérimental et poétique, peu conforme aux canons de la propagande révolutionnaire. L'Institut du cinéma cubain (ICAIC) lui impose ensuite des documentaires didactiques, commandes qu'il honore à sa manière – avec une pointe d'ironie, qu'on s'amusera à déceler dans les courts restaurés. Elle se niche souvent dans le décalage entre l'image et le son ou le texte des intertitres. Par exemple, dans *Coffea Arábica* (1968), quand la mélodie de «The Fool on the Hill» des Beatles s'invite sur un plan de Fidel Castro! Une (re)découverte qui répond aussi à la mission de Filmar – avant une sortie en salle dans la foulée, comme pour *Hijo de Sicario*.

Filmar en América latina, du 15 au 24 novembre, filmar.ch

Hijo de Sicario, ve 15 à 19h à l'Alhambra (cérémonie d'ouverture); *Sin señas particulares*, ma 19 (Uni Dufour, salle U300, 18h30), suivi de la conférence «Sur les traces des personnes disparues au Mexique», me 20 (Théâtre Forum Meyrin, 20h).

Landrián, ma 19 à 21h et me 20 à 18h30 aux Cinémas du Grütli; courts métrages, ma 19 à 18h30, me 20 à 20h30 et sa 23 à 14h15 aux Cinémas du Grütli.

SECONDE JEUNESSE



«The Substance» ▶ Une ancienne star de cinéma (Demi Moore) anime une émission de fitness. Quand son patron la licencie, voulant la remplacer par une femme plus jeune, la quinquagénaire recourt à un mystérieux élixir de jeunesse. Après injection, elle accouche d'un double rajeuni (Margaret Qualley), qui prend sa place une semaine sur deux, mais se nourrit d'elle... Dans le sillage de Julia Ducournau (*Grave*, *Titane*), la Française Coralie Fargeat creuse le créneau d'un cinéma d'horreur féministe. Son deuxième long métrage, primé à Cannes pour son scénario, dénonce le diktat de la jeunesse imposé aux femmes. Relecture gore du *Portrait de Dorian Gray*, *The Substance* sombre hélas dans l'outrance. Ici, tout est excessif, du jeu grotesque des comédien-nes à la mise en scène tape à l'œil. Alignant les références (Cronenberg, Carpenter...) et les clin d'œil appuyés à Kubrick, la cinéaste pousse les curseurs dans l'horreur organique, jusqu'à un finale grand-guignolesque, mais néglige ses personnages. **MLR**

Pachydermes au Spoutnik

Genève ▶ Au cinéma de l'Usine, deux films à voir dans le cycle «Par-delà l'humain».

Depuis mai dernier, une nouvelle équipe imprime sa marque au Spoutnik, cinéma le plus aventureux de Suisse romande. Ces jours-ci, elle propose une programmation autour de l'interaction entre humain et animal, dont on a retenu deux films primés en festival mais restés jusque-là inédits sur les écrans suisses: *Cemetery* de l'Espagnol Carlos Casas, et *Pepe* du Dominicain Nelson Carlo de Los Santos Aria.

Qui a dit que seule la chienne Laïka pouvait habiter le Spoutnik? S'y invitent ainsi Pepe, hippopotame importé illégalement en Amérique latine pour le zoo privé de Pablo Escobar; et Nga, fictionnel dernier éléphant sur Terre, qui sent approcher la mort. Les deux films ont en commun la centralité d'une figure animale et une tension inhérente au sujet: entre le parti pris de filmer au plus proche de l'animal, de s'approcher de sa sensation, et le retour inévitable de l'humain comme centre de l'attention, à travers ce que l'animal en révèle.

Dans *Pepe*, c'est par une voix off gutturale et polyglotte que l'enlèvement de l'hippopotame est

narré. Los Santos Aria multiplie les formats d'image, hybride numérique et pellicule, transpose les bruitages en musique. Si la volonté de faire art écrase parfois le tout et peine à en laisser émerger la cohérence, le film, scène par scène, s'avère hautement hypnotique et offre une des plus belles manières de filmer les paysages.

Moins percutant, *Cemetery* se révèle plus mystérieux. Le film, construit sur le mode du conte en quatre chapitres, semble d'abord se satisfaire du registre contemplatif, en filmant son animal au plus près des plis de l'épiderme (on pense à la fable indienne des aveugles). Mais dans le deuxième chapitre surviennent des chasseurs, en quête du mythique cimetière des éléphants: que la jungle va avaler les uns après les autres, comme si Apichatpong Weerasethakul réalisait un remake de *Predator*. Les deux derniers chapitres présenteront la nuit du point de vue de l'animal et l'aube dans des paysages telluriques, comme une renaissance de la Terre elle-même. Un des plus beaux exemples de rapport sacré à la nature que les écrans nous ont donné à voir ces dernières années. **NATHAN LETORÉ**

Cycle «Par-delà l'humain», jusqu'à fin novembre au Spoutnik; *Pepe*, ve 15 à 20h; *Cemetery*, lu 18 à 20h, spoutnik.info



FAIRE SOCIÉTÉ



«Grandir» ▶ Le projet séduit par sa simplicité: filmer l'enfance, en suivant une classe dans son quotidien, de la première à la quatrième année primaire – à l'école De Chateaubriand, située dans le quartier populaire et multiculturel des Pâquis, à Genève. Alors que les documentaires sur l'institution scolaire sont légion, *Grandir* s'intéresse surtout à la socialisation, au rapport à l'autre, à la communauté qui se forme entre ses murs. Les enfants oublient vite la présence de la caméra et l'immersion opère grâce au regard sensible et affûté de Séverine Barde, chef opératrice passée à la réalisation avec *Greta Gratos* (2019). «A voir évoluer mes petits personnages dans leur classe, je ne me sens pas si différente d'eux», note la cinéaste. Filmé à hauteur d'enfant, ce documentaire parle à celui qui vit encore en chacun-e de nous. Seul bémol: sans conflit apparent, hormis quelques larmes, le tableau semble un peu trop idyllique. **MLR**